

Dotremont dès 1946

I

Dotremont à l'hôtel Notre-Dame en 1946, d'abord avec Ai-Li, sa jeune épouse à demi chinoise, puis seul, mais toujours en mouvement entre Paris et Bruxelles, avec là ce 10 rue de la Paille où je m'émerveillais de sa façon d'archiver sa vaste correspondance : dans l'embrasure d'une fenêtre, posées sur l'appui au pied de la vitre, appuyées l'une sur l'autre, ces lettres debout dans leurs enveloppes, un mètre ou deux de feuilles serrées.

Les lettres étaient le quotidien de Christian, elles l'avaient précédé à Paris, elles le remplaçaient quand il en était absent, elles signifiaient évidemment bien plus, à ses yeux conscients ou inconscients, que leur occurrence à chacune. Et je suis tenté de dire qu'elles servaient son vœu le plus profond en même temps qu'elles apaisaient son inquiétude. Le vœu était son

désir de trouver des interlocuteurs dans une société dont les intérêts et les ambitions étaient sans valeur pour lui, qui avait de douloureux souvenirs pour le garder à un autre plan. L'inquiétude, c'était de craindre qu'avec ces amis qu'il pourrait avoir le malentendu ne s'installe, cette quasi-fatalité de l'échange humain depuis que les formulations hâtives, les informations par oui-dire, les jugements décidés par des idéologies, ont pris le pas sur les émotions et les intuitions, ne les détruisant pas mais les refoulant, les pervertissant. D'où, dans ces lettres, le besoin d'entrer dans les détails de toute affaire en cours, de toute pensée qui prenait forme.

Ce souci, c'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je me sentais proche de lui. Nous n'étions pas sans de grandes différences. Pour ma part, en dépit des objections que j'avais à faire aux dérives ésotéristes qui égaraient nombre de ceux qui se rassemblaient autour de Breton revenu en France, je me croyais encore et même me proclamais surréaliste parce qu'avait grand prix à mes yeux la pensée de la nuit, des surgissements du fond de la nuit, qui œuvrait dans *Une semaine de bonté* ou dans *L'Homme approximatif* ou dans *L'Objet invisible*. Les images dans les poèmes, c'était pour moi ce grand dehors montant au sein du langage, et celui-ci ne me paraissait valoir que troué ainsi, ravagé, obligé à bien plus que soi, rappelé de ce fait à sa fonction

essentielle de réinvention d'un vrai jour. Dotremont, lui, prenait la langue parlée comme elle était, avec la plus grande sympathie pour la vie des mots dans leurs événements les plus quotidiens. Formé à Bruxelles par ces amis de la linguistique que furent Scutenaire ou Colinet ou Nougé, et même sinon d'abord Magritte, il ne cessait d'observer – « mathématique du ténu », disait-il – ce qui se jouait dans la dialectique de signifiants et de signifiés de cette langue d'ici et de maintenant, il était prêt à penser qu'en en déformant même peu la moindre formulation – il glissait des coquilles séditeuses dans les jeux d'épreuves qu'il avait tâche de corriger – on pouvait contribuer à la révolution nécessaire. Et aussi bien se méfiait-il de tout ce qui, a-t-il écrit une fois, « mettait des tiroirs aux mots sans les ouvrir ».

Exemplaire de ce rapport tout de subtilité au langage allait être quelques saisons plus tard son invention du nom « Cobra », dans lequel Copenhague, Bruxelles et Amsterdam à la fois se montrent et s'effacent, bel étincellement d'écailles furtives, allusion polémique au péché originel repéré et vaincu dans le feuillage des mots. C'était là une pensée diurne, avec déjà un peu de la lumière du Nord. Pour reprendre les mots de l'essai de Jaspers qui était alors une référence fréquente, Christian voulait réformer la norme du jour, il se refusait à la passion de la nuit. Et l'avenir allait révéler que ce jour n'était

pas pour autant la clarté abstraite de l'intellect. Dans l'indéplîé de son désir pointait la grande lumière qui, quelques années après la fondation de Cobra, lui ferait aimer le sol enneigé de la Laponie.

Différents étions-nous donc, mais non sans beaucoup en commun, au moins à ce moment-là de nos vies. Sans doute parce que notre adhésion à l'idée surréaliste craquait par tous ses bouts, rien ne nous paraissait plus important que de protéger l'avenir du mouvement qui s'en réclamait mais vacillait, en 1946, dans l'entrechoc de plusieurs tendances que Christian connaissait d'ailleurs bien mieux que moi. De mon côté parisien je savais surtout le surréalisme orthodoxe, dont j'avais attendu beaucoup, au retour de Breton en France, mais qui maintenant me navrait. Trop de moutons autour du berger! Place Blanche trop de soucoupes empilées sur l'ajointement zigzaguant des tables, le long desquelles ne couraient que des rumeurs vite difficiles à déchiffrer, si loin là-bas dans la fumée de sa pipe étant celui dont paresseusement on attendait tout. Christian, lui, était au courant du surréalisme de Bruxelles, il appréciait celui du Hainaut, sensibilités tout autres, propositions assurément méditables. À travers lui j'apercevais avec sympathie les poètes prolétariens de La Louvière, Achille Chavée ou Marcel Havrenne.

Et nombre de lettres, entre la Belgique et Paris, nombre de petites revues, de notes d'information anxieuses et pointilleuses : non, rien ne nous paraissait plus important que garder vive cette communauté qui avait été la grande intuition, en profondeur totalement poétique, de Breton réinterprétant le message des textes dadaïstes, y écoutant l'inconscient prendre la parole : flamme d'un changement de la vie d'emblée charbonneuse mais qui, dans l'histoire du surréalisme d'avant la guerre, n'avait pas cessé de se redresser en dépit des disputes, condamnations, exclusions réciproques, parfois simples malentendus qu'on pouvait espérer voir se dissiper, avec le recul.

La transparence dans les rapports entre les personnes, c'était, estimions-nous, rétroactivement, prospectivement, le meilleur de l'entreprise surréaliste, l'espérance qui donnait sens à la pensée de la nuit, à ce fond de non-être dont une nouvelle parole aurait tâche de dégager le jour encore à l'heure présente enseveli. Voilà ce qui nous accordait, Christian et moi, dans nos conversations quotidiennes, et cela d'autant plus qu'un nouvel aspect venait d'apparaître dans la réflexion des surréalistes, l'effet de voix du dehors auxquelles on risquait de prêter oreille.

Quelle différence, en effet, entre 1925 et vingt ans plus tard ! À ce retour d'André Breton des États-Unis, suivi de la reconstitution en désordre du

groupe avec lequel il faisait corps avant guerre, la grande presse s'était mise à parler assez volontiers de ce qui avait lieu par chez lui, et c'était évidemment un tissu sans fin d'erreurs plus ou moins grossières quand ce n'était pas de mensonges. Le regard du dehors et par le dehors, cette ignorance souvent, ce manque de sympathie, cette hâte à tirer profit, s'emparait en toute irresponsabilité de ce qu'on disait ou faisait dans un groupe qui cherchait de son côté à se faire entendre, pensant déjà à la vaste exposition sans rigueur qui eut lieu à la galerie Maeght en 1947.

J'allais voir, et non sans tristesse pour Breton tout de même injustement accusé, Antonin Artaud se frayer un jour passage vers lui dans les tables enchevêtrées d'une réunion du groupe, à la terrasse des Deux-Magots, criant de loin sa réprobation de l'avoir découvert répondant aux questions d'un journaliste de peu d'envol dans un journal de tout à fait bas étage. N'était-ce pas comme si le cheval de Troie était déjà dans la ville? Christian et moi ne doutions pas qu'il ne fallait parler de la poésie qu'à ceux qui nativement y étaient sensibles. Faute d'observer cette précaution ce ne pourrait être que ces incompréhensions réciproques qui mènent si aisément aux compromissions, celles-ci parfois volontaires. À commencer par cette idée d'occultation qui avait cours alors chez Breton et ne relevait nul-

lement de cette prudence. Il s'agissait d'une imitation des méthodes de l'alchimie, une contrefaçon que nous regardions, quai Saint-Michel, d'un fort mauvais œil.

II

Et voici qu'un matin l'employée qui faisait les lits d'étage en étage – des coups dans la porte, c'est le moment, attendez sur le palier – me prévient qu'on m'appelle au téléphone au rez-de-chaussée, dans le café qu'avait aussi notre hôtel. Je descendis, peut-être rencontrais-je dans l'escalier, à mi-hauteur entre le premier et le second étage, la minuscule très vieille dame qui vivait là dans une sorte de placard avec eau et électricité mais sans fenêtre et sortait de sa boîte dès que des pas dévalaient tant soit peu vite les marches – Christian en parle dans *La Pierre et l'Oreiller*, le journal de quelques mois de sa vie d'alors –, et trouvai le récepteur posé décroché sur le zinc, parmi les voix et dans les fumées de la clientèle du bar. Qui appelait, c'était un journaliste du *Figaro*. Il s'intéressait aux nouveaux venus du surréalisme, il avait entendu dire que quelques-uns de cette peuplade campaient à l'hôtel Notre-Dame, il se ferait un plaisir d'écouter leurs déclarations, de recueillir leurs humeurs. Exactement la sorte d'intérêt et d'écoute qui faisait l'objet de notre réproba-